Anne PEROTIN-DUMON, *La ville aux îles, la ville dans
l'île. Basse-Terre et Pointe-à-Pitre, Guadeloupe,
1650-1820*

Paris, Éditions Karthala, 2000, 990 p. dont annexes, bibliographie, index
(268 p.) + 54 p. illustrations.

Bernard Gainot

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ahrf/4842>

DOI : 10.4000/ahrf.4842

ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2003

Pagination : 192-195

ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Bernard Gainot, « Anne PEROTIN-DUMON, *La ville aux îles, la ville dans l'île. Basse-Terre et Pointe-à-Pitre, Guadeloupe, 1650-1820* », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 331 | janvier-mars 2003, mis en ligne le 18 avril 2008, consulté le 24 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/4842> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ahrf.4842>

Ce document a été généré automatiquement le 24 avril 2022.

Tous droits réservés

Anne PEROTIN-DUMON, *La ville aux îles, la ville dans l'île. Basse-Terre et Pointe-à-Pitre, Guadeloupe, 1650-1820*

Paris, Éditions Karthala, 2000, 990 p. dont annexes, bibliographie, index (268 p.) + 54 p. illustrations.

Bernard Gainot

- 1 Nous connaissons bien les travaux d'Anne Pérotin-Dumon sur la période révolutionnaire (*Être jacobin sous les tropiques*), et plus particulièrement sur la Guadeloupe dans la phase abolitionniste, à l'époque de la Convention et du Directoire. La synthèse qu'elle nous propose ici doit faire date, tant dans ses ambitions méthodologiques, que dans le renouvellement des approches historiographiques de la période coloniale moderne (de la fin du XVII^e siècle au début du XIX^e siècle).
- 2 L'étude se déploie sur trois dimensions. Il s'agit tout d'abord d'un travail d'histoire urbaine comparative. Quelle est la spécificité du développement urbain dans l'espace caraïbe, rapportée aux archétypes de la ville coloniale, qui se déploient notamment dans les Amériques continentales, anglaises et hispaniques ? Pour aller vite, deux grands « modèles » sont à l'œuvre, une extension des comptoirs de traite, dont la matrice peut se trouver sur les côtes de l'Afrique de l'Ouest ou les établissements de la Compagnie des Indes, et une projection de l'urbanisme utopique à partir des projets urbanistiques de la Renaissance, ou de la recomposition des espaces du pouvoir à partir de la conquête espagnole (la *ciudad* des provinces hispaniques).
- 3 Il s'agit ensuite d'une prise de distance avec l'historiographie coloniale récente, qui s'est focalisée sur la plantation, comme univers clos, prétotalitaire. La société de plantation a fini par devenir la métaphore de toute la société antillaise de l'époque, justifiant toutes les lectures mythologisantes. Lieu d'élaboration de relations sociales fortement ethnicisées, marqueur identitaire primordial, le rapport au passé ne peut être présenté sur le mode de la résurrection d'une quotidienneté intolérable, mais sur le mode de la rupture héroïque, la fuite dans le marronnage ou la révolte violente. En mettant l'accent sur les sociétés urbaines, monde ouvert et mouvant, lieu des identités

complexes, l'auteur cherche donc à restituer une bonne part de son historicité à l'espace caraïbe, par son intégration, selon des modalités chronologiques variables, quelquefois décalées comme dans le cas de la multiplication des lieux de sociabilité - académies, théâtres, loges maçonniques, salons de lecture, quelquefois pionnières, notamment en matière de métissage, aux grands courants d'échanges matériels, humains, culturels, de cette économie-monde de la période moderne.

- 4 Et nous trouvons ici la troisième dimension générale de l'étude, celle d'une *micro-storia* qui utilise toutes les ressources des jeux d'échelles, depuis les séries de chiffres du commerce extérieur qui bouleversent les hiérarchies portuaires, entre le dynamisme mercantiliste qui assure la prospérité de Saint-Pierre de la Martinique, et Basse-Terre de la Guadeloupe, et le repli sur le cabotage de la fin du XVIII^e siècle qui permet une plus grande diversification dans le cadre d'une économie de survie ; jusqu'aux minutieuses reconstitutions familiales à partir des fonds notariaux qui, outre le maillage des réseaux d'alliances et d'intérêts qui permet les stratégies de la promotion individuelle et collective, fournit également matière à de passionnants chapitres d'archéologie urbaine, autour de la « reconstruction » des types de maisons de ville.
- 5 Dans cette perspective élargie et renouvelée, nous pouvons relire les événements de la période révolutionnaire et impériale (disons, des années 1760 aux années 1820). Le fait social le plus marquant est celui de la promotion du groupe des libres de couleur.
- 6 Comme pour les villes européennes, les villes coloniales ne peuvent grossir que par afflux migratoire constant, le solde naturel restant constamment négatif. La particularité tient à la nature de ces flux migratoires ; ce sont des « petits blancs », aventuriers ou commis des maisons de commerce, mais aussi soldats débarqués de façon intermittente en nombre croissant à partir des guerres du milieu du siècle. Or, ces immigrants blancs sont décimés par les « fièvres », nom générique qui désigne une grande variété d'affections pathologiques existant à l'état endémique. Les villes coloniales sont donc prises dans un étau redoutable ; leur croissance ne peut être soutenue que par un apport massif d'immigrants blancs (puisque la population noire est en résidence forcée sur les plantations) ; or, ceux-ci sont les premières victimes de ce milieu hautement pathogène. Pour sortir de ce cycle infernal, il faut que l'exode rural se développe, par rupture de la résidence forcée des cultivateurs noirs sur les habitations. Si le marronnage et les affranchissements individuels, qui se multiplient dans les périodes de guerre, sont justement deux moyens d'opérer cette rupture, les troubles révolutionnaires vont provoquer en ce domaine une évolution d'une toute autre ampleur.
- 7 Une autre particularité des villes coloniales, qui n'est certes pas absente des villes européennes, mais beaucoup plus accentuée, c'est le déséquilibre de la sex-ratio, en faveur de la population masculine. Si les métiers liés à la mer et aux services gouvernementaux sont un monopole masculin, les femmes sont domestiques, blanchisseuses, couturières. Méthodiquement, elles investissent les fonctions strictement urbaines (artisanat, commerce de détail). Or, les données se renversent sur ce point au début du XIX^e siècle ; l'auteur souligne, à juste titre, l'importance des chiffres fournis par les recensements de la période directoriale, et singulièrement celui de 1797. À Pointe-à-Pitre, à cette date, 62,4 % des femmes sont classées comme « actives », pour 61,2 % des hommes.
- 8 Ainsi la pyramide urbaine de départ est schématique, avec des statuts sociaux redoublés et quasiment fossilisés par le système des castes : un sommet masculin blanc

très effilé, une base très large, noire et féminine. C'est dans la catégorie intermédiaire que se produit l'évolution la plus significative ; ouvriers et petits marchands, entrepreneurs, blancs, y côtoient quotidiennement les libres de couleur, propriétaires ou non, responsables d'activités multiformes, aux antipodes des clichés traditionnels sur l'indolence de la vie sous les tropiques. Quelques-uns de ces propriétaires de couleur s'introduisent dans les premiers cercles de notabilité, à la faveur d'associations commerciales, de réseaux de voisinage, d'obligations réciproques de services.

- 9 En ville, et la différence est considérable avec les habitations de la campagne environnante, le nombre d'esclaves équilibre à peu près celui des libres ; chaque maître a deux ou trois esclaves en moyenne. Faut-il préciser que ces « maîtres » sont tout aussi bien des blancs, que des libres de couleur, et que la part féminine parmi ces derniers n'est pas négligeable ? C'est l'équivalent antillais de la *small holding culture* des villes du sud des États-Unis.
- 10 À partir des années 1760, une double dynamique de l'affranchissement va se mettre en place, et fait voler en éclats le cadre rigide du système des castes, à l'égard duquel les administrateurs coloniaux d'Ancien Régime ont toujours eu une attitude ambiguë, fait totalement négligé par les tenants d'une représentation purement idéologique des rapports sociaux coloniaux, alimentée par une lecture littérale du *Code noir*. L'affranchissement économique est plutôt une voie féminine ; un groupe de « libres de fait » se constitue à partir d'une « mère-souche ». La famille prend forme par son intermédiaire, et non par celui du père ; la mère transmet aux descendants les normes culturelles françaises. Les « libres de fait » trouvent à terme l'affranchissement complet, par lequel l'ancien maître devient un « patron » dans une relation monétarisée qui n'exclut pas la réciprocité. Un autre groupe constitutif des « libres de fait » est issu du marronnage urbain, fort éloigné de la charge symbolique qui est aujourd'hui conférée au phénomène. Le fugitif n'est pas un rebelle, mais un individu en quête d'assimilation, qu'il trouve en s'intégrant *de facto* dans le groupe des « libres de fait ».
- 11 La deuxième dynamique de l'affranchissement est celle de l'affranchissement militaire. Au cours des guerres du XVIII^e siècle, le commandement eut de plus en plus massivement recours au service armé des esclaves, contre promesse d'affranchissement à la paix. Les évolutions économiques aidant, la guerre de course vient relayer le cabotage ; les conflits révolutionnaires s'inscrivent dans cette évolution, l'apogée de la guerre de course se situant au cours des années 1797-1801, lors de la « quasi-guerre » avec les États-Unis. Les « libres de couleur » sont particulièrement bien représentés au niveau des équipages corsaires, au point de devenir prépondérants dans les métiers de la mer.
- 12 La liberté générale, décrétée le 16 pluviôse an II sur fond de création d'une armée révolutionnaire des Antilles en 1794, ne fut qu'une étape supplémentaire, certes de très grande portée symbolique, franchie dans la voie de l'affranchissement militaire, pratiqué depuis quatre décennies au moins. Aussi le désarmement des troupes noires et de couleur était-il le préalable indispensable au rétablissement de l'esclavage en mai 1802. Pourtant, malgré la très dure répression qui accompagne cette restauration coloniale (exécution massives, émigration des « patriotes » de couleur vers Cuba, le Venezuela, la Louisiane), la longue marche vers la liberté de fait par la promotion économique des libres de couleur reprend jusqu'à la deuxième abolition de 1848.

- 13 Il y eut bien une révolution sociale aux îles, qui bouleversa la pyramide préétablie. L'émigration, dite « royaliste », a fortement accentué la tendance. Et ce sont les villes qui en portent témoignage, ou plutôt qui inscrivent la mutation comme une donnée irréversible. Si les « libres de couleur » ne représentent que 5 % à 10 % de la population de la Guadeloupe au début du XIX^e siècle, ils représentent alors entre un tiers et un quart de la population urbaine. La ville antillaise n'est plus cette excroissance fortuite née d'un site favorable aux besoins de la navigation internationale et du grand commerce transatlantique, elle est devenue organisme plurifonctionnel polarisant le changement social, répondant aux besoins d'une croissance de plus en plus endogène : on est passé de *la ville aux îles* à *la ville dans l'île*, selon le titre emblématique de cette étude.
- 14 L'espace urbain dessine une topographie sociale des quartiers, avec une différenciation croissante entre quartiers résidentiels et quartiers de l'artisanat, entre quartiers blancs et quartiers où les libres de couleur sont majoritaires, sans toutefois, à aucun moment, que cette différenciation conduise au ghetto ethnique.
- 15 Les nombreux lecteurs qui s'intéressent au renouvellement actuel des recherches sur les colonies pourront tirer profit de cette vaste synthèse, agrémentée de nombreux documents iconographiques qui prolongent le propos. Plus largement, enseignants et chercheurs en matière urbaine, sociale, économique, pourront tirer profit, tant des vues nouvelles qui y sont développées, que des quelque 160 pages d'annexes fournissant des documents inédits, et de plus de 30 pages de références bibliographiques.